

*Rue Principale*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Rue Principale / Rosette Laberge

Nom : Laberge, Rosette - , auteure

Laberge, Rosette | Hiver 1967

Description : Sommaire incomplet : tome 2. Hiver 1967

Identifiants : Canadiana 20189430141 | ISBN 9782897832483 (vol. 2)

Classification : LCC PS8623.A24 R84 2019 | CDD C843/.6–dc23

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Alain Lemire

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ROSETTE  
LABERGE

*Rue Principale*

★★ *Hiver 1967*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

## De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

### *Rue Principale*

1. *Été 1966*, 2019
2. *Hiver 1967*, 2019
3. À paraître au printemps 2020

### *Souvenirs d'autrefois*

1. *1916*, 2015
2. *1918*, 2016
3. *1920*, 2016

### *La nouvelle vie de Mado Côté, retraitée*, 2015

### *Un voisinage comme les autres*

1. *Un printemps ardent*, 2014
2. *Un été décadent*, 2014
3. *Un automne sucré-salé*, 2014
4. *Un hiver fiévreux*, 2014

### *Souvenirs de la banlieue*

1. *Sylvie*, 2012
2. *Michel*, 2012
3. *Sonia*, 2012
4. *Junior*, 2013
5. *Tante Irma*, 2013
6. *Les jumeaux*, 2013

### *La noble sur l'île déserte*, 2011

### *Maria Chapdelaine : Après la résignation*, 2011

### *Le roman de Madeleine de Verchères*

1. *La passion de Magdelon*, 2009
2. *Sur le chemin de la justice*, 2010
3. *Les héritiers de Verchères*, 2012

*À Zac et Zoé,  
parce que les deux font la paire!*



# 1

Un vent glacial s'engouffre dans la pièce en même temps que lui. Le mercure avoisinait les moins vingt-deux degrés Fahrenheit lorsqu'il a quitté la maison familiale il y a de cela moins d'une demi-heure. Les joues rouges, les mains et les pieds complètement gelés, il désespérait d'arriver chez les Thibault et, pourtant, il n'a pas la réputation d'être fluet. Au contraire, il est de ceux qui résistent au froid, sauf quand ce dernier mord comme c'est le cas ce matin.

— Ce que je peux être bête ! s'écrie Pascal en le voyant. J'aurais dû aller te chercher.

— Vous en faites déjà assez pour moi, réagit Thierry en s'efforçant de ne pas se mettre à trembler tellement il est transi. Je suis capable de marcher.

Pascal secoue la tête de côté. Plus il côtoie son jeune protégé, plus il réalise combien sa vie est douce en comparaison de la sienne. À titre d'exemple, chez les Thibault, peu importe les coups de froid de dame nature, il fait suffisamment chaud dans la maison pour que les filles puissent s'y promener pieds nus, ce qui n'est pas le cas chez Thierry. Une épaisse couche de givre recouvre toutes les fenêtres de la maison et de la vapeur sort de la bouche des habitants bien avant que la température descende au-dessous de zéro. Quant au plancher de bois brut, il craque à chacun de leurs pas comme s'il menaçait de se briser sous leur poids.

— Suis-moi à la cuisine, il te faut quelque chose de chaud au plus vite.

— Pas la peine de vous déranger, argumente aussitôt Thierry d'un ton gêné, je connais le chemin... et Françoise.

— Viens, il faut que je lui parle.

Occupée à brasser une recette de galettes au sirop, la bonne sursaute lorsqu'elle se retourne pour aller chercher le sac de farine.

— Une chance que je n'avais rien dans les mains ! s'exclame-t-elle. Vous m'avez vraiment fait peur !

— Je vous promets de m'annoncer la prochaine fois, clame Pascal en lui faisant son plus beau sourire. J'aimerais que vous prépariez une grande tasse de chocolat chaud pour ce jeune homme.

— Avec ou sans guimauves ?

— Avec beaucoup, beaucoup de lait chaud, répond Pascal sans hésiter. Il est gelé jusqu'aux os. Ce n'est pas tout, je veux que vous l'emmeniez magasiner cet après-midi. Il a besoin de vêtements chauds, de la tête aux pieds.

— On pourrait y aller tout de suite après le dîner.

— Parfait. Comprenez-moi bien, Françoise, ils doivent être suffisamment chauds pour résister à des températures extrêmes comme celle d'aujourd'hui et ne regardez pas à la dépense.

— Vous pouvez compter sur moi.

Resté légèrement en retrait, Thierry a les larmes aux yeux. La bienséance voudrait qu'il s'oppose au moins pour la forme, mais le picotement dans ses membres lui interdit d'ouvrir la bouche. Il est prêt à tout pour se protéger du froid, même aux sarcasmes de ses frères qui pleuvront à la seconde où il mettra les pieds chez



lui avec ses nouveaux vêtements. Ils le traiteront de tous les noms alors qu'au fond ils ne demanderaient pas mieux, eux aussi, que d'avoir un ange gardien pour veiller sur eux.

— Merci beaucoup, balbutie Thierry.

Pascal se contente de lui serrer le bras avant de sortir. Il détient le beau rôle dans l'histoire et, contrairement à bien d'autres mécènes, il ne carbure pas à la reconnaissance. Même qu'il s'en veut de n'avoir rien fait avant aujourd'hui alors que l'hiver leur sert un mois de février aussi glacial que rigoureux et que tout ce que Thierry enfle pour se tenir au chaud depuis la première neige de novembre le protège mal du froid.

Françoise observe le jeune homme à la dérobée pendant qu'elle surveille attentivement le lait sur le feu. Elle se demande pour la énième fois pourquoi Christine se tue à le garder dans le rôle du meilleur ami alors qu'il se meurt d'amour pour elle depuis le jour où il s'est présenté à la porte des Thibault pour offrir ses services. Françoise l'a aimé tout de suite, même qu'elle ne lui a toujours pas trouvé de défaut.

— Approche-toi du poêle, lui dit-elle gentiment, ça te réchauffera un peu.

Thierry ne se fait pas prier. Il tremble comme une feuille. Il ne compte plus le nombre de fois qu'il a gelé cet hiver, mais plus la saison avance et moins il résiste aux morsures du froid.

— Je te promets que tu seras au chaud au moment de rentrer chez toi à la fin de la journée. En attendant, profite de la chaleur pendant que je brasse ton chocolat.

— Vous en avez déjà assez fait pour moi, je m'en occupe.

— Oh non, jeune homme ! Ici, c'est moi qui dicte les règles du jeu. Laisse-toi gâter un peu, ajoute-t-elle d'un ton doux.

Plus facile à dire qu'à faire quand on a l'habitude de compter uniquement sur soi. Thierry a un toit sur la tête et de quoi manger, mais ça s'arrête là. Que le strict minimum et surtout pas de bonne. La seule autre domestique qu'il connaît entre dans sa maison une fois par semaine via le petit écran et en ressort aussitôt l'épisode terminé. Elle ne lui prépare pas de chocolat chaud et ne l'emmène pas magasiner non plus. Elle lui rappelle seulement tout ce à quoi les gens comme lui n'ont pas droit.

— Fais attention de ne pas te brûler, lui dit Françoise en lui tendant une tasse fumante.

Il la prend à deux mains et profite de la chaleur qui s'en dégage. Il sait pour l'avoir vécu des dizaines de fois qu'il lui faudrait plus qu'un chocolat chaud avant que son corps retrouve sa température normale, mais ça devrait au moins l'empêcher de grelotter.

— Merci beaucoup, Françoise.

— De rien, mon beau garçon. Je te conseille d'en prendre quelques gorgées avant de retourner au bureau de M. Pascal. J'ai la manie de remplir les tasses jusqu'au bord. Tu peux aussi jeter le trop-plein dans l'évier, si tu préfères...

— Pas question !

Les six chaises de la salle d'attente sont occupées lorsque Thierry fait son entrée. Il salue chaleureusement tout le monde et va s'installer derrière le bureau qui fait office de réception. Il dépose sa tasse en retrait de peur de l'accrocher et d'ainsi inonder les dossiers. Savoir que le D<sup>r</sup> Thibault et lui amélioreront la vie de ces personnes et de celles qui s'ajouteront au cours de la journée lui réchauffe le cœur au point qu'il en oublie momentanément ses picotements.

L'idée de recevoir les moins bien nantis gratuitement a vite fait boule de neige. Seuls sa mère et son jeune frère se sont présentés la première journée, en septembre dernier. Depuis, le D<sup>r</sup> Thibault

et lui ne quittent jamais la place avant neuf heures. Il arrive même souvent que Pascal donne rendez-vous à un ou deux patients à l'hôpital pour finir à une heure décente. Thierry ne tarit pas d'éloges à son égard. Sa générosité infailible lui fait l'aimer un peu plus chaque jour. Le D<sup>r</sup> Thibault est son modèle et il ne manque pas de le remercier au nom de tous ceux qui, comme lui, n'ont pas les moyens de s'offrir une consultation. À titre personnel, il lui sera éternellement reconnaissant et redevable pour tout ce qu'il a fait et continue à faire pour lui. Thierry était déterminé à se battre pour avoir une vie meilleure que celle à laquelle il était destiné, mais y serait-il parvenu seul? Possible que non. Il n'a qu'à regarder autour de lui pour voir combien il est difficile de s'élever dans la société quand on n'a rien de plus qu'un toit sur la tête, quelques vêtements usés à la corde et juste assez à manger pour tenir le coup. Ses parents lui ont appris à ne pas envier les autres, à être une bonne personne et à partager.

— Même si j'en ai juste assez pour moi? avait-il demandé à sa mère du haut de ses six ans.

Elle l'avait regardé avec tendresse et lui avait dit d'une voix douce :

— Une seule bouchée suffit parfois.

La vie s'est chargée de lui rappeler cette phrase de nombreuses fois depuis. Il ne l'a pas mise en pratique aussi souvent qu'il l'aurait souhaité : on arrive vite au bout de ses ressources lorsqu'on ne possède rien. Par contre, il s'est toujours fait un point d'honneur d'au moins porter une oreille attentive au malheur des autres et d'essayer de toutes ses forces de les aider. Parfois avec un bout de pain payé de sa poche, parfois avec des paroles d'encouragement.

Encore quelques mois et il entreprendra enfin ses études de médecine. S'il avait un doute sur son avenir, le premier samedi passé à assister le D<sup>r</sup> Thibault lui a confirmé son désir de soigner les gens, surtout ceux dans le besoin. Il se réjouit à l'idée de

déménager à Québec. Tout ce qu'il a entendu ou lu sur cette ville lui plaît, à commencer par l'Université Laval. Il n'aurait pas pu rêver mieux.

\* \* \*

Dès qu'il arrive au bout de l'article sur les meilleurs traitements contre le cancer, Pascal ferme sa revue pour ne pas être tenté d'en commencer un autre. Il adore s'informer sur les nouveautés médicales et encore plus en discuter avec ses pairs, ce qui donne parfois lieu à des échanges enflammés. Heureusement, une fois la poussière retombée, les docteurs de l'hôpital de Chicoutimi acceptent volontiers d'expérimenter les pratiques susceptibles d'améliorer le bien-être de leurs patients. Les avancées sur le cancer l'interpellent particulièrement depuis que sa belle-mère se bat contre le sien. Elle sait qu'elle risque de mourir avant la fin de l'année. Elle a demandé à le voir la semaine dernière et lui a fait promettre de ne pas en parler aux filles. Cette fois, Pascal n'a rien fait pour tenter de la faire changer d'idée. Simone et Sonia vont sûrement le lui reprocher et il leur répondra alors qu'il a seulement respecté les volontés de Jeannine et que, même s'il s'agit de sa belle-mère, il est tenu au secret professionnel.

Il s'assoit à son bureau, il dispose de quelques minutes encore avant de recevoir sa première patiente. Le visage de Marie-France s'impose à lui. Il fait des efforts surhumains pour la chasser de son esprit sans succès. Cette femme le hante au point de l'empêcher de dormir depuis quelques semaines. Il ne l'aime pas plus que la première fois où il l'a aperçue à la réception de l'hôpital. Aucun risque de ce côté-là, son attirance est purement charnelle. Il la désire comme il n'a jamais désiré aucune autre femme. Pas même Simone, et Dieu sait combien il aime lui faire l'amour. Ce serait mentir de dire qu'il n'a eu aucune autre tentation à ce jour sous prétexte qu'il est marié. Il en a eu et il en aura sûrement d'autres encore parce que le monde regorge de belles femmes. Certaines d'entre elles débarquent dans son bureau et lui font des propositions claires, nettes et précises. Il refuse de laisser ses pulsions

mener sa vie. Il a une famille et une femme qu'il aime et il est prêt à faire bien des sacrifices pour protéger son bonheur. Sauf qu'avec Marie-France, c'est différent. Elle pose les yeux sur lui et ses jambes ramollissent dans la seconde qui suit. Elle ne cache pas son envie de le mettre dans son lit. Ni à lui ni à tout l'hôpital d'ailleurs. Heureusement que Simone ne traîne pas dans les corridors parce qu'elle partirait en guerre contre cette femme et Pascal pourrait difficilement lui faire croire qu'elle s'en fait pour rien. En réalité, il n'a jamais été aussi vulnérable que maintenant. Marie-France est parfaitement consciente de l'effet qu'elle produit sur les gens. Elle respire la passion à l'état pur, offre sans retenue le plaisir interdit et promet la satisfaction de l'instant. Elle ne laisse personne indifférent : les hommes de tous âges veulent la mettre dans leur lit et les femmes, lui arracher la tête. Qu'elle remplace sœur Jeanne ou qu'elle brille par son absence, Marie-France est le sujet de conversation favori de tous ceux qui l'ont déjà vue, les patients inclus. Évidemment, les collègues de Pascal ne se gênent pas pour lui lancer des phrases assassines du genre : « Il faut être fait en bois pour résister à cette beauté ! », « Quand est-ce que tu vas te décider à la mettre dans ton lit ? Promis, ta femme n'en saura rien ! », « La vie est courte, Thibault, tu n'as pas le droit de refuser un tel cadeau ! », « Es-tu aveugle ou quoi ? Elle se meurt d'envie pour toi ! » Il faudrait être bête pour croire que, dans le cas où il succomberait, personne ne serait au courant. Il voit déjà la scène. Marie-France serait la première à répandre la nouvelle et tout le personnel de l'hôpital en ferait ses choux gras sans aucune retenue. S'autoriser le moindre rapprochement avec cette femme équivaldrait à étaler sa vie sur la place publique et ce n'est pas ce à quoi Pascal aspire. C'est pourquoi il se contentera de fantasmer sur son corps de déesse, sa démarche provocante, ses lèvres pulpeuses et son parfum suave sans jamais aller plus loin.

Pascal secoue la tête de gauche à droite : il est urgent de sortir la belle de ses pensées. La photo de sa chère fille Martine le ramène aussitôt à la réalité. Simone et lui avaient pourtant cru que l'envoyer chez sa grand-mère Alice serait bénéfique pour elle. Au

lieu de cela, ce séjour n'a eu pour effet que de décupler sa colère envers eux. Elle leur en veut à mort de l'avoir abandonnée aux mains d'une femme avec qui elle n'a jamais eu d'atomes crochus. Martine lui a fait la vie dure à la seconde où elle a posé sa valise dans l'entrée. S'il s'était agi d'une compétition, elle l'aurait gagnée haut la main. N'eût été l'orgueil d'Alice, qui s'était vantée à qui voulait l'entendre de pouvoir dompter la petite, elle aurait retourné celle-ci à ses parents sur-le-champ. Au lieu de ça, elle avait été tourmentée du début à la fin du séjour. Alors que Martine saisissait toutes les occasions pour se plaindre de sa grand-mère et de ses manières parfois peu orthodoxes de la ramener à l'ordre, cette dernière s'empressait d'embellir la vérité. Pascal et Simone pouvaient lui faire confiance les yeux fermés, elle avait les choses en mains et ils la remercieraient lorsque leur fille réintégrerait le nid familial. Dire qu'ils l'ont crue serait mentir parce que dans les faits ils voyaient bien que la réalité était tout autre. En fait, ils avaient besoin d'un congé de Martine et Alice leur devait bien ça, après tout ce qu'elle leur avait elle-même fait endurer depuis l'annonce du divorce de Rémi. Près de deux mois après le retour de l'enfant prodigue, ils aimeraient dire qu'ils regrettent de l'avoir exposée aux foudres de sa grand-mère, mais il n'en est rien. Pire que ça, si c'était à refaire, ils la lui confieraient pour l'année scolaire au grand complet. Martine n'a rien d'une mer tranquille et elle se fait un malin plaisir de le leur rappeler chaque fois qu'ils commencent à croire qu'elle est en train de se transformer en ange. Ils disent blanc, elle dit noir. Elle est impolie. Elle leur tient tête. Elle conteste même l'incontestable et Pascal commence à en avoir plus qu'assez de ses humeurs. Encore hier, il lui a rappelé qu'il n'avait pas abandonné l'idée de l'envoyer au pensionnat. C'est d'ailleurs le seul moment où elle bat en retraite. Si seulement elle savait que ses parents ont convenu de passer à l'acte avant la fin du mois, peut-être qu'elle se calmerait, mais pour combien de temps ? Martine est un cheval sauvage. Ni Pascal ni Simone ne la laisseront pourrir la vie de toute la famille sans rien faire. Elle a besoin d'un encadrement serré, eh bien, elle l'aura ! À moins d'un miracle, elle l'aura.

De petits coups frappés à la porte tirent brusquement Pascal de ses pensées.

— Mariette? s'étonne-t-il en voyant la garde-malade en chef du service d'obstétrique. Êtes-vous perdue?

— Pas le moins du monde, répond-elle joyeusement. Je vous avais dit que je vous donnerais un coup de main un bon samedi... eh bien, me voici!

— Jurez-moi d'abord que votre mari ne viendra pas s'en prendre à moi...

— Aucune chance, il est allé skier au mont Sainte-Anne et il ne revient que demain soir. Alors, est-ce que je peux rester ou est-ce que je suis condamnée à errer dans les magasins toute la journée?

— Ne pensez même pas à vous en aller! Dans le pire des cas, on va finir plus tôt et, dans le meilleur, on pourra voir plus de patients. Avez-vous rencontré Thierry?

— Si c'est le charmant jeune homme qui m'a reçue, c'est fait. Je ne voudrais surtout pas prendre sa place.

— Allez le chercher et on va définir le rôle de chacun.

— Je parie que vous jouerez celui du docteur!





## 2

Simone fume cigarette sur cigarette depuis qu'elle a installé son attirail pour peindre dans le petit salon qui donne sur le jardin. Elle a déposé une toile grand format tout en hauteur sur son chevalet il y a deux heures et elle attend l'inspiration. Elle aurait pourtant juré que cette dernière coulerait de source d'autant que ça fait des jours qu'elle rêve à ses pinceaux et à toutes les scènes auxquelles elle meurt d'envie de donner vie. La main droite sous le menton, elle regarde le rectangle blanc depuis un bon moment sans pouvoir se décider sur le choix de couleurs et encore moins sur le modèle. En désespoir de cause, elle se met à arpenter la pièce. Il y a tellement de fumée qu'elle perdrait son chemin si elle ne connaissait pas aussi bien l'endroit où elle est. Elle ne s'arrête de marcher que lorsqu'elle a fini sa cigarette, ce qui est rare dans son cas puisqu'elle a l'habitude de l'écraser après quelques bouffées seulement.

Sa vie ne tourne pas rond ces temps-ci et ce n'est pas un euphémisme. Sa mère continue à faire semblant d'être en forme alors qu'elle oublie de plus en plus de choses. La dernière fois qu'elle lui a rendu visite, Jeannine l'a appelée Sonia. Ce genre de lapsus se produisait régulièrement avant, sauf que personne n'y portait attention. Tout au plus, ses filles la taquinaient en lui disant qu'il était heureux qu'elles ne soient que deux. Simone n'ose pas penser au jour où sa mère ne sera plus de ce monde. Elle ne la visite pas aussi souvent que le fait Sonia, mais le simple fait de savoir

qu'elle est là si elle a besoin d'elle la rassure. Qui veillera sur elle quand Jeannine s'en ira? Qui s'occupera de son père qui ne cesse de déprimer? Simone préfère ne pas y penser.

Et Sonia? Descendra-t-elle de son petit nuage rose pour pleurer Jeannine le jour où elle quittera cette terre? Trouvera-t-elle encore un peu de temps pour elle lorsqu'elles seront orphelines de mère? La vérité, c'est que Sonia lui manque cruellement. Elle la voit beaucoup moins pendant l'année scolaire, mais jamais aussi peu. Entre ses élèves, son amoureux et sa fondation, il lui reste très peu de temps. Simone le comprend très bien avec sa tête, pas avec son cœur. Elle est en manque criant de leurs fous rires contagieux, de leurs interminables discussions, de leurs sorties enviables entre sœurs. Il lui tarde que l'été revienne pour que sa sœur l'accompagne à la plage de Shipshaw ou à Québec. Et pour qu'elle plonge enfin ses mains dans la terre jusqu'aux coudes pendant toute la belle saison.

Elle finirait par se raisonner si sa mère et sa sœur étaient ses uniques soucis. Toutefois, Martine demeure de loin celle qui lui donne le plus de fil à retordre. Simone ne croyait pas penser ni dire une telle chose un jour, mais elle n'arrive plus à la supporter. Elle ne la reconnaît plus. Peu importe ce qu'elle tente pour se rapprocher d'elle, Martine la repousse sans ménagement. En tant que mère, elle n'avait pas le droit de l'abandonner aux mains de sa grand-mère paternelle. Sa chère fille n'avait tué personne, elle s'était juste éclipsée pour s'offrir quelques heures de liberté. Si Simone ose la contredire, Martine lui jette au visage des propos qui lui labourent le cœur sans pitié.

Simone s'allume une autre cigarette. Heureusement qu'elle a ses quatre autres filles pour la réconcilier avec son rôle de mère. Autant Martine est invivable, autant Christine, Brigitte, Chantale et Catou sont adorables. Enfin, la plupart du temps. Quand Christine n'est pas en peine d'amour, que Brigitte ne chute pas en patins, que Chantale ne pète pas les plombs parce qu'elle veut aller dormir chez Rachel pour la troisième fois en une semaine et que

Catou ne se réveille pas du mauvais pied de sa sieste sans raison apparente. Dire que Simone était du genre à croire à la famille parfaite! Le moins qu'on puisse dire, c'est que la vie s'est chargée de la faire déchanter et pas à moitié.

— Sors de là avant d'étouffer! l'intime Sonia en entrouvrant la porte.

— Approche que je te serre dans mes bras, espèce de sans-cœur!

— Pas question que je rentre là-dedans.

Simone écrase vivement sa cigarette dans le cendrier et se fraie un chemin jusqu'à la porte qui donne sur la bibliothèque. Elle se dépêche de refermer derrière elle, elle reviendra plus tard aérer son atelier.

— Dans mes bras, s'écrie-t-elle en venant se placer à deux pouces de sa sœur.

— Dis-moi que ce n'est pas la fumée qui te rend aussi nostalgique, réplique Sonia en riant, parce que, au cas où tu l'aurais oublié, ça fait à peine deux jours qu'on s'est vues.

— Eh bien, c'était trop long!

— Si c'est tout ce qu'il faut pour te rendre heureuse, approche.

Aucune des deux ne pourrait dire pendant combien de temps elles sont restées enlacées.

— Il me semblait que tu devais partir à Québec pour la fin de semaine, avance Simone en s'asseyant sur un des fauteuils de lecture.

— J'ai changé d'idée parce que Jean a trop de rendez-vous et aussi parce que j'ai envie de passer un peu de temps avec toi. À la condition, bien sûr, que je ne te dérange pas dans ton processus de création.

Simone lui lance un coussin en plein visage. Sonia a toujours pris un malin plaisir à l'agacer pour tout ce qui concerne son art, comme elle dit.

— Moi, au moins, j'essaie, se défend Simone.

— Et tu as beaucoup de talent alors que moi, je peine à faire une ligne droite. J'aimerais te commander un tableau pour mon salon.

— À une condition : ce sera mon cadeau de mariage.

— Oh, oh, je n'ai jamais dit que j'allais me marier !

— Je croyais que Jean et toi, c'était du sérieux.

— Ce l'est, mais on est loin d'être rendus là. Pour tout te dire, je ne suis plus certaine de vouloir épouser qui que ce soit. J'ai l'impression que Mario est parti avec toute la magie qui entoure le sacrement du mariage.

— Tu ne vas quand même pas vivre en union libre avec lui ?

— Pourquoi pas ? Les rares fois où je vais à l'église, c'est avec mes élèves ou avec tes enfants. Sincèrement, je ne sais même plus si je crois suffisamment en Dieu pour me marier devant lui.

Sonia prend une grande inspiration avant de poursuivre :

— Au risque de me répéter, la deuxième demande en mariage de Mario m'est restée en travers de la gorge et j'ignore si je pourrai l'avaler un jour. J'aime Jean et je ne l'aimerai pas moins si on vit ensemble un jour sans être mariés.

Simone lui sourit tendrement. Mario lui a volé son innocence et ça l'enrage. Avant lui, Sonia était fleur bleue et maintenant elle a du mal à s'abandonner à tout ce qui, autrefois, faisait briller ses yeux. Elle est heureuse avec Jean, Simone n'en doute pas un

instant, mais elle a perdu ce brin de folie qui la rendait si spéciale, si attachante, si unique en son genre. Elle est en quelque sorte devenue une personne raisonnée et, parfois même, raisonnable.

— Dis-moi ce que tu aimerais avoir sur ton tableau.

— D’abord, la toile doit être beaucoup plus haute que large et, dessus, je veux une pluie de branches de muguet. Comme celui qui pousse dans ton jardin.

Pendant que Simone attend la suite, Sonia comprend mal son absence totale de réaction.

— Alors ? En es-tu capable ou je dois le demander à quelqu’un d’autre ?

— C’est vraiment tout ce que tu veux ?

— Si ça ne t’inspire pas, ce n’est pas grave. Vois-tu, j’ai envie de beauté, de pureté, de fraîcheur, de... simplicité et je retrouve tout ça dans une seule petite branche de muguet.

— Pourquoi en mettre autant ?

— Parce que c’est ainsi !

Sonia n’a aucune envie de se lancer dans une explication sans fin, surtout qu’elle arriverait très vite au bout de ses arguments. Elle adore le muguet et c’est ce qu’elle veut voir sur son mur. Pas la tour Eiffel, ni le palais de Buckingham, ni le Danube bleu, ni la Joconde. Juste une pluie de branches de muguet !

— Maman, maman, lance Chantale de sa petite voix aiguë en entrant dans la bibliothèque, est-ce que je peux aller chez M<sup>me</sup> Rachel ?

— Hé, jeune fille, depuis quand tu ne viens plus embrasser ta vieille tante ?

La petite court se jeter dans les bras de sa tatie et la serre de toutes ses forces. Sonia éclate de rire et se met à bécoter l'enfant dans le cou. Celle-ci se tord dans tous les sens pour éviter les nouvelles attaques.

— Arrête, tu me chatouilles !

— Je croyais que tu aimais ça...

— Avant, quand j'étais petite, mais plus maintenant que j'ai huit ans.

Sonia la libère sur-le-champ. Une des choses qu'elle apprécie chez les enfants, c'est leur relation avec l'âge. Quelques jours suffisent pour qu'ils passent de bébé à grande fille et que plus rien ne tienne.

— Est-ce que ça veut dire que je ne pourrai plus te serrer dans mes bras ?

— Non, mais il ne faudra plus me chatouiller, répond-elle le plus naturellement du monde en haussant les épaules. Tu sais que grand-papa André ne m'a pas encore emmenée au restaurant pour mon anniversaire ?

— Non, je n'étais pas au courant. Aimerais-tu que je lui en parle ?

— Oui, mais maman dit qu'il ne faut pas l'embêter avec ça parce qu'il a trop de peine pour grand-maman Jeannine. Ce n'est pas juste, il a emmené Christine et il nous a oubliées, Brigitte et moi.

Chantale lève les yeux au ciel et va se poster devant sa mère. Les mains sur les hanches, elle revient à la charge avec M<sup>me</sup> Rachel.

— Tu connais la réponse, pas avant neuf heures.

— Pourquoi ? Tu sais bien que M<sup>me</sup> Rachel se lève à sept heures. Je t'en prie, maman...

Sonia se retient de pouffer de rire. Elle côtoie suffisamment ses nièces pour savoir qu'elles ne sont pas toujours drôles, mais lorsque l'une d'entre elles se met en frais de plaider sa cause, elle leur décrocherait la lune sans hésiter.

— Prends ton mal en patience, lui dit sa mère. Il te reste seulement quinze petites minutes à attendre.

— Mais on est censées faire des brioches...

— Choisis-toi un livre et lis.

— Mais...

— Ça suffit maintenant. M<sup>me</sup> Rachel ne se sauvera pas et tu ne partiras pas d'ici avant le temps. Lis... en silence s'il te plaît.

Chantale soupire un bon coup et se dirige vers la bibliothèque. Elle prend un livre au milieu d'une rangée, va s'asseoir et l'ouvre au hasard. Sonia suit la scène à distance. Autant la fillette détestait la voisine, autant c'est l'amour fou depuis qu'elle l'a trouvée allongée sur le plancher de la cuisine. Un jour, il faudra que Sonia aille vérifier par elle-même pourquoi sa nièce aime tant la compagnie de Rachel. Tant qu'à y être, elle pourrait aussi questionner Françoise et sa mère puisque les trois femmes sont devenues les meilleures amies du monde en un claquement de doigts. C'est à n'y rien comprendre! Sonia sait que Rachel a eu son lot d'épreuves. La douleur et le bonheur peuvent certes transformer les gens, mais peuvent-ils le faire à ce point? Une telle métamorphose est-elle possible? Comment la voisine peut-elle être passée d'ennemie à abattre à celle dont tout le monde cherche la compagnie? Et si c'était parce que Rachel est une force de la nature, tant dans la joie que dans la peine?

— Revenons à ton tableau, dit Simone. Tout ce que tu veux, c'est une pluie de branches de muguet?

— Je n'ai pas changé d'idée et je ne prévois pas le faire non plus.

— Moi, dit Chantale sans lever les yeux de son livre, je trouve que c'est génial parce que le muguet, c'est ma fleur préférée.

— Je vais faire comme si je n'avais rien entendu, laisse tomber Simone en s'efforçant de garder son sérieux. Et le fond, de quelle couleur voudrais-tu qu'il soit ?

— Bleu, répond Chantale, parce que la pluie, ça tombe toujours du ciel.

\* \* \*

Le cœur de Françoise fait trois bonds dans sa poitrine à chacune des apparitions de M<sup>me</sup> Alice. Celle-ci les honore beaucoup moins souvent de sa présence qu'avant son séjour à Baie-Saint-Paul, mais c'est encore trop pour elle. Et il en sera toujours ainsi parce que tout les sépare : leurs rangs, leurs moyens, leurs manières de se comporter avec les gens. Elles sont aussi éloignées l'une de l'autre que le sont les étoiles des méduses. Si cette femme n'était pas la mère de son patron, il y a longtemps que Françoise lui aurait dit ses quatre vérités et lui aurait fait comprendre qu'elle n'est pas la bienvenue. En réalité, le seul moment où elle lui a voué un soupçon d'admiration, c'est lorsque M<sup>me</sup> Alice a offert de prendre Martine chez elle jusqu'à Noël. À moins que ce ne fût de la pitié... ou un heureux mélange des deux. En tout cas, une chose est certaine, c'est qu'elle est la seule capable de résister au sale caractère de cette charmante enfant. Françoise parle en connaissance de cause parce que la fillette a fait des fêtes de Noël un enfer. Il n'y avait absolument rien à son goût. Elle aurait mérité une bonne claque aux fesses, comme dans le temps. Au lieu de ça, ses parents ont fait des pieds et des mains pour l'amadouer. Deux mois plus tard, Martine n'en fait toujours qu'à sa tête. Il faut voir à quelle vitesse la cuisine se vide quand Sa Majesté fait son entrée. Dire que cette enfant était la plus sage de toutes les filles Thibault jusqu'à l'année dernière ! « Douleureuse Martine », comme se plaît à l'appeler Françoise, que rien ne satisfait.



— Si la température continue à baisser, lance Alice sans se donner la peine de la saluer, je vais penser sérieusement à hiberner comme les ours.

Au lieu de répliquer une vacherie du genre «Ce serait une excellente idée», Françoise prend sur elle et lui dit gentiment :

— Bonjour, madame Thibault ! Je peux vous préparer une tasse de thé si vous voulez, ça vous réchauffera.

— Pas trop fort ! Où est tout le monde ?

— M. Pascal est dans son bureau, Simone est dans la bibliothèque avec Sonia, Catou fait la sieste, Chantale est chez Rachel et les trois autres dorment encore.

— Si ça a du bon sens d'être encore couchées à neuf heures et demie ! Autant vous avertir : je suis venue passer la journée ici. Je n'en peux plus de tourner en rond dans ma grande maison.

Les épaules de Françoise s'affaissent comme si quelqu'un venait d'y déposer une charge démesurée, ce qui, somme toute, n'est pas très loin de la vérité. Elle a du mal à supporter Alice deux heures, comment survivra-t-elle à toute une journée ?

— Je vous en prie, ironise Alice, faites un effort pour cacher votre joie !

L'effet de sa boutade est instantané. Françoise éclate de rire en se tenant les côtes. Devant tant de joie, Alice lui emboîte le pas. Les deux femmes rient si fort qu'on les entend sûrement dans toute la maison.

— J'ai un marché à vous proposer, dit gentiment Alice quand elles reprennent enfin leur souffle. J'aimerais vous seconder en cuisine aujourd'hui.

Françoise fronce les sourcils, elle a sûrement mal compris la dernière phrase.

— Que voulez-vous dire au juste ? lui demande-t-elle.

— Rien de plus que ce que j'ai dit : j'aimerais vous seconder en cuisine aujourd'hui. En termes plus clairs, j'accepte d'être sous vos ordres parce que vous cuisinez bien mieux que moi et que... je ne veux pas passer ma journée enfermée chez moi. Je souhaite être utile. Sinon, à quoi bon m'être levée ce matin ? Aussi, je veux augmenter ma cote auprès de Simone... et auprès de vous, si cela est encore possible.

Alice ravale discrètement ses larmes, ce qui n'échappe pas à Françoise. Elle n'est pas en train d'assister à un miracle, mais, comme dirait sa défunte mère, il faut donner la chance au coureur.

— D'accord, mais je vous avertis : je ne manquerai pas de vous ramener à l'ordre à la première occasion.

— Je n'en attends pas moins de votre part. Par quoi on commence ?

— Vous m'avez réveillée ! lance Martine en faisant irruption dans la cuisine.

— Et après ? riposte Alice du tac au tac. Ou tu retournes d'où tu viens sans faire de vagues ou tu te comportes comme une jeune fille bien élevée. Tu n'as pas le droit de nous parler sur ce ton.

— Je veux des crêpes avec du sirop d'érable, ordonne-t-elle à Françoise en relevant le menton.

— Il y a du pain doré pour déjeuner, répond cette dernière en soutenant son regard.

— Tu es sourde ou quoi ?

Cette fois, Martine a dépassé les bornes. Alice s'approche d'elle et l'attrape par un bras.

— Je ne permettrai pas que tu parles à Françoise de cette manière. Excuse-toi !

— Depuis quand la défendez-vous? Ce n'est qu'une bonne, pas votre meilleure amie.

— Je ne te le répéterai pas deux fois. Allez!

— Plutôt crever de faim! déclare Martine en se libérant de l'emprise de sa grand-mère.

— Disparais de ma vue et plus vite que ça, petite impertinente. Et ne reviens pas avant d'avoir présenté des excuses à Françoise parce que tu auras affaire à moi.

Martine part aussi vite qu'elle est venue. Elle passe à côté de sa mère et de sa tante Sonia sans les regarder.

— Bonjour à vous, mesdames! s'exclame Sonia en entrant dans la cuisine. Ça sent trop bon ici! Est-ce que par hasard vous auriez fait du pain doré?

— Voulez-vous me dire quelle mouche a encore piqué ma chère fille? demande Simone sans laisser le temps à Françoise de répondre. On l'entendait jusque dans la bibliothèque!

Alice l'informe du dernier esclandre de Martine sans négliger aucun détail.

— Je ne sais plus par quel bout la prendre, avoue Simone.

— Je suis bien placée pour vous comprendre, ajoute Alice, elle m'en a fait voir de toutes les couleurs, vous savez. Je suis gênée de l'admettre, mais j'ai échoué sur toute la ligne avec elle et je vous plains de tout mon cœur d'avoir à la supporter.

— Lundi, tranche Simone à contrecœur, je réserverai sa place au pensionnat.

Un silence de plomb tombe dans la pièce. Une mère ne met pas un enfant au monde pour s'en éloigner. Elle souhaite le meilleur pour lui et est prête à tout pour le lui offrir. Même lorsqu'elle est à bout de ressources, elle ne renonce pas à chercher des solutions.

C'est ce que Simone a fait et continuerait volontiers à faire pour Martine si seulement elle voyait une lueur d'espoir. L'autre jour, Jeannine lui a dit que toutes les mères, si persévérantes soient-elles, ont des limites et qu'il n'y a pas de honte à l'admettre. Peut-être bien que le pensionnat aura pour effet de décupler la colère de Martine, mais peut-être aussi qu'il lui permettra de reprendre pied. Il faut savoir passer la balle à quelqu'un d'autre lorsqu'on n'a aucune chance de marquer un but.

— Est-ce que je peux me faire cuire du pain doré? demande Sonia d'une petite voix.

— Asseyez-vous, lui dit Alice, je m'en occupe.

— Pour de vrai? s'inquiète-t-elle.

— Si ça peut vous rassurer, ajoute Alice d'un ton moqueur, c'est Françoise qui a battu les œufs.

— Je me ferais plus de souci s'il s'agissait d'une tourtière, renchérit Sonia avant de se mettre à rire.

— Et vous auriez raison! avoue Alice d'un ton amusé.

Simone regarde sa belle-mère et sa bonne tour à tour. Il y a forcément quelque chose qui lui échappe, mais quoi? Elle se serait bien passée de la visite d'Alice et refuse que celle-ci débarque à toute heure, peu importe la raison. Reste qu'elle est plutôt agréable à côtoyer quand elle est de belle humeur. Ça arrive si peu souvent qu'il serait malvenu de le lui reprocher. Simone se promet d'en glisser un mot à Françoise lorsque sa belle-mère sera partie.

— Aussi bien vous l'apprendre moi-même, renchérit Alice, je suis ici pour la journée.

Un coup d'œil à sa belle-fille suffit pour la faire sourire.

— J'ai passé un marché avec Françoise.

Et Alice d'expliquer à quoi elle occupera son temps. Simone et Sonia croient rêver. Depuis quand M<sup>me</sup> Thibault s'abaisse-t-elle à travailler avec une bonne ?

- Moi aussi, je mangerais du pain doré, avance Simone.
- C'est comme s'il était déjà dans votre assiette, répond Alice.